

Réflexions sur une inscription bilingue libyco-latine de Kabylie

Christine Hamdoune

Pr. émérite d'Histoire romaine - Université Montpellier III

There are few epigraphic testimonies of bilingual texts (libyc/latin). The most numerous, found à Thullium in Tunisia are characteristic of multiculturalism. The Crescentius' epitaph, found in Kabylia, published by L Galand, is very different but particularly worthy of interest in spite of rustic aspect. In a territory late affected by romanisation, the inscription gives preference to the libyc terms meanwhile the latin words recall that the defunct as been soldier in Roman army. In later monuments, a sculpture in relief put in the place of the libyc writing.

Pour appréhender concrètement les phénomènes de plurilinguisme en Afrique romaine, l'historien de l'Antiquité ne peut s'appuyer, sauf à de rares exceptions, que sur les sources épigraphiques. De ce fait, les témoignages proviennent essentiellement des cités où l'usage de l'écrit est généralisé. Ils portent soit sur l'emploi du punique concurremment au libyque, comme dans la dédicace du temple de Massinissa et celle du mausolée d'Ateban à Dougga (Camps, 1960 : 811-812) soit sur celui du grec par rapport au punique, comme le montrent les stèles d'El Hofra à Cirta (Berthier, 1955) ; plus tardives, les stèles funéraires d'époque royale à Césarée de Maurétanie illustrent le mécanisme du bilinguisme grec/latin dans un royaume très attaché aux traditions hellénistiques, en particulier avec l'épitaque d'un personnage sans doute important de la *familia* des rois, originaire d'Émèse (Hamdoune, 2013 : 13-14) : le texte en grec, très mutilé, était sans doute similaire au texte latin qui suit et les deux textes ont été gravés par le même lapicide. Si l'on se tourne vers les milieux ruraux, les témoignages sont très rares : on peut cependant en trouver quelques uns pour la Tripolitaine dans l'ouvrage de Karr (2010) qui regroupe essentiellement des textes en libyque translittéré dont

beaucoup présentent des noms latins¹ ; le bilinguisme latin/punique est illustré également au V^e siècle par la lettre 20* d'Augustin relative à l'affaire de l'évêque Antoninus de *Fussala*², traduite et commentée par S. Lancel (Divjak, 1987 : 516-520).

On ne peut que constater la rareté des témoignages épigraphiques sur le bilinguisme latin/ libyque. L'influence de la langue libyque, ou des langues libyques si l'on en croit une allusion d'Ammien Marcellin³, se manifeste dans l'allure de nombreux toponymes, ethnonymes et anthroponymes africains, malgré les déformations dues aux modalités de transmission par diverses langues relais (Chaker, 2010). Pline au I^{er} siècle p. C. en était déjà conscient⁴.

Si la langue libyque était couramment parlée, le recours à l'écriture était plus rare. Pourtant la survie du libyque comme langue écrite est, semble-t-il, attestée par l'Africain Fulgence le mythographe (*De aetatibus mundi*, éd. P. Helm, Leipzig, 1898 : 131) à la fin du V^e siècle p. C. : il explique que l'alphabet libyque comporte une lettre de plus (23) que le punique. Cet alphabet est connu par des inscriptions recensées par Chabot (1940), situées dans des zones plus ou moins romanisées, essentiellement la Tunisie du Nord-Est et l'ouest de l'Algérie qui constituaient le cœur du royaume massyle⁵ mais aussi au Maroc (Galand, 1966). Cependant, leur interprétation reste difficile, car les signes correspondent à des alphabets différents selon la localisation des textes à l'est ou à l'ouest de Sétif en gros, et la lecture, quand elle est possible, peut offrir plusieurs sens⁶. Il en résulte des problèmes

¹ Voir notamment le texte du Wadi Chanafès (p. 218) qui indique la construction d'un mausolée par Pudens et Seuerus pour leur père Amsuala, fils de Maduna pour un montant de 1700 deniers et celui du wadi Ghalbun (p. 219) relatif à la construction d'un mausolée par les quatre enfants du défunt, dans lequel figure deux fois le mot *procurator*.

² AUG. *Ep.*, 20*, 3 : « j'avais entendu dire que par surcroît il savait la langue punique », *et linguam punicam scire audieram*. Sur l'usage de la *lingua punica* à cette époque, voir Lancel (1982 : 270-272).

³ AMM. MARC., XXIX, 5, 28 : « de très nombreuses peuplades différentes par les coutumes et la diversité des langues », *dissonas cultu et sermonum uarietate, nationes plurimas*. Voir aussi Gsell (1920 : 118, n. 10) qui cite la chronique compilée par saint Hippolyte (Bauer, *Chronikon Hippolytos*, p. 102) qui indique parmi les langues parlées en Afrique celle des *Mazices* avec celles des *Mauroi*, des *Gaitouli*, et des *Afroi*.

⁴ PLINE, *HA*, V, 1 : « Les noms de ses peuples et de ses villes sont tout particulièrement imprononçables pour d'autres bouches que celles des indigènes », *populorum eius oppidorumque nomina uel maxime sunt ineffabilia praeterquam ipsorum linguis*.

⁵ Chabot (1940) en recense 1073 sur 1124 au total, provenant de cette aire géographique. Une trentaine de documents ont été trouvés au Maroc (voir Galand [1966]). Une cinquantaine de textes proviennent de la Césarienne à l'Ouest de Sétif dont la plupart de Kabylie où de nombreux documents ont été récemment découverts.

⁶ Voir sur ce problème en particulier l'interprétation des noms propres qui peuvent aussibien correspondre à des anthroponymes qu'à des toponymes dans Drouin (1997 : 3-4).

insurmontables de traduction pour l'instant. Toutefois, quelques lueurs ont été apportées par l'étude d'inscriptions bilingues, punico-libyques (mausolée de Dougga) et latino-libyques. Les documents bilingues latino-libyques⁷ les plus nombreux, des stèles funéraires, proviennent de la région de la Cheffia qui correspond à la région montagneuse entre la plaine d'Annaba (Hippone) et la frontière de la Tunisie (AAA, 9, 242 et ss et 10 passim), où vivait la tribu des *Misiciri*, connue par plus de soixante inscriptions libyques (Camps, 1993), trois bilingues et une latine⁸; onze inscriptions de cette région sont bilingues, provenant essentiellement de *Thullium* (Kef Beni Feredj)⁹ : *ILAlg.* I, 137, 138, 141, 145, 147, 152, 153, 156, 162, 168, 169)¹⁰. Cette courte série présente la particularité de mettre en valeur le texte latin présenté d'abord et le plus souvent inscrit dans un cadre, alors que le texte libyque, qui lui fait suite, apparaît plutôt comme un commentaire. De plus, ces inscriptions sont étalées dans le temps : alors que certaines datent du I^{er} siècle p.C. d'après le formulaire, deux sont plus tardives, car elles comportent la formule de consécration aux dieux Mânes et, donc, ne sont pas antérieures au II^e siècle¹¹. On constate donc une latinisation de la population, mais la présence affirmée et durable des inscriptions libyques constitue aussi un témoignage sur une situation pluriculturelle, et non sur une opposition ethnique : on pourrait comparer cette situation à celle des langues régionales en France et rapprocher la situation de *Thullium* et celle du village de *Fussala* évoquée par Augustin pour la permanence du punique.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer une épitaphe bilingue libyco-latine trouvée à Ifoughalen en Kabylie, à 50 km de Bejaïa, publiée par Galand (2007). Les deux textes sont contemporains, mais si la lecture du texte latin, malgré les maladrotes de la gravure, ne pose aucun problème, il n'en va pas de même pour le texte libyque, comme il ressort de l'étude pré-citée.

⁷ Voir Rebuffat (2007).

⁸ *ILAlg.* 1, 137 voir *infra* ; *ILAlg.* 1, 138 : *Nabdhisen Cotuza/nis fili(us) trib(u) Misiciri uix(it) / annis XX ; h(ic) s(itus) e(st)*. Le nom du défunt se retrouve dans l'inscription libyque NBDDSN ; *ILAlg.* 1, 156 : *Chinidial / Misicit fili(us) / tribu Misi/ciri uix(it) / an(nis) XXXX* ; on retrouve aussi le nom du défunt en libyque KNDYL W MSGT ; *ILAlg.* 1, 174, en latin seulement et mutilé où l'on peut lire : *D(is) M(anibus) s(acrum / Auc[---] / Sadauis fi(lius) Nu/mida Misic[iri] / pius uix(it) an(nis) LX*.

⁹ Voir Gsell, *ILAlg.* 1, p. 14 : il s'agit d'une petite cité, devenue municipale et mentionnée par saint Augustin (*De cura pro mortuis gerenda*, XI, 5), placée dans l'orbite du diocèse d'Hippone.

¹⁰ On n'en trouve que deux autres l'une près de Ghardimaou (*CIL*, VIII, 17317) et l'autre en Kabylie.

¹¹ *ILAlg.* 1, 145 : *Dis / Manibus / sac(rum) / L. Postumi/us Cres/cens u(ixit) a(nnis) LX*. *ILAlg.* 1, 168 : *D(is) M(anibus) s(acrum) / Paternus / Zaedonis / fil(ius) uix(it) an/ nis XXXVII*.



Texte latin (AE, 2007, 1754) :
munu(mentum) / Crescenti / uicxit anni(s) / LXXXXIX.

- (1) □ ≡ × ≡ || > | (main stylisée)
MS T' LYN
- (2) □ ≡ = || (main stylisée)
MSW '
- (3) □ ≡ = □ ≡ | |
MS WBS NN
- (4) ⚡ □ - || -
? D Z ' Z
- (5) > × | □ = ≡ □ ≡ ≡
Y FN MWS MS S
- (6) □ ≡ × ⚡ || > |
MS T ? LYN

Texte libyque : L. Galand, présenté en lignes horizontales allant de gauche à droite (avec une rotation de 90° dans le sens des aiguilles d'une montre pour chaque lettre). Les lignes sont numérotées à partir de la gauche. Alphabet oriental.

Il s'agit d'une épitaphe. Le texte latin très réduit ne comporte que la mention du monument, du nom latin du défunt, Crescentius, et de son âge, 99 ans. La stèle adopte une présentation tout à fait différente de celles que nous avons évoquées plus haut. C'est le texte libyque, plus développé, qui prime et le texte latin est ici secondaire. Le défunt y est désigné par un autre nom que Crescentius, MST'LYN ou de plutôt MST' que l'on pourrait translittérer en *Masta*, latinisé sans doute en *Masties*, nom d'un prince maure de l'Aurès au VI^e siècle et que l'on lit également sur une inscription récemment découverte dans la vallée de la Soummam, près de M'lakou mentionnant un *Flavius Mastie[-]*propriétaire d'un domaine¹². Ce phénomène n'est pas unique, puisqu'on le retrouve dans l'une des inscriptions de la Cheffia étudiée par Rebuffat (2005) ; cette inscription¹³ provient de la nécropole de *Thullium* et le texte latin nous apprend que le vétéran C. Iulius Getulus, après avoir été décoré pendant ses années de services (il a reçu sans doute une paire de colliers, *torques* et de bracelets, *armillae*), a fini sa vie dans sa cité d'origine où il a exercé la prêtrise du culte impérial, le flaminat. Le formulaire de l'inscription renvoie au I^{er} siècle de notre ère, d'autant plus que la citoyenneté romaine attestée par ses *tria nomina*, avec un gentilice impérial qui renvoie à l'époque d'Auguste, a pu lui être conférée lors de son incorporation dans l'armée. Le texte libyque est différent : il est disposé sur quatre colonnes et se lit dans l'alphabet oriental ; la transcription donne : KT ' W MSWLT / MSW ' / MNKD ' / MSKR ' S'RMM ' / MZB '. On y apprend le nom du défunt avec sa filiation, KT ' fils de MSWLT, sa qualité de soldat impérial, MSW ' MNKD (Rebuffat, 2005), son appartenance au peuple des Misiciri (MSKR ' dans la fraction des S'RMM ') et peut-être le flaminat MZB '. Dans sa tribu, le défunt portait donc un nom différent. R. Rebuffat (2005) a bien montré que cela n'avait rien d'exceptionnel et il cite le cas d'un Égyptien, Apion, soldat de la flotte de Misène, connu par un papyrus qui écrit à son père qu'il s'appelle désormais Antonius Maximus. La situation est la même pour Crescentius. En effet, à la ligne 2 du texte libyque de son épitaphe, on retrouve les lettres MSW ' qui désignent une fonction, celle d'un « servant » et souvent celle de soldat. Comme le vétéran de *Thullium*, Crescentius a pris un nom latin après son recrutement dans l'armée, mais aux yeux des siens, il demeure MST'. On ne peut cependant déterminer le contenu des lignes 3 à 5 qui devaient comporter des détails peut-être sur sa situation par rapport à sa communauté d'origine. Enfin il est difficile de proposer une datation : certes le formulaire très simple peut renvoyer au I^{er} siècle p.C., mais il est également possible d'avancer une date plus tardive au II^e

¹² D'après un article, « Une inscription latine sur le tracé de l'autoroute de la Soummam », *Al Watan* du 24 janvier 2014.

¹³ *ILAlg.* 1, 137 : *C. Iulius Getulus uet(eranus) donatis / donatis torqui/bus et armillis / dimissus et in ciuit(ate) / sua Thullio flam(en) / perp(etuus) uix(it) an(nis) LXXX ; / h(ic) s(itus) e(st).*

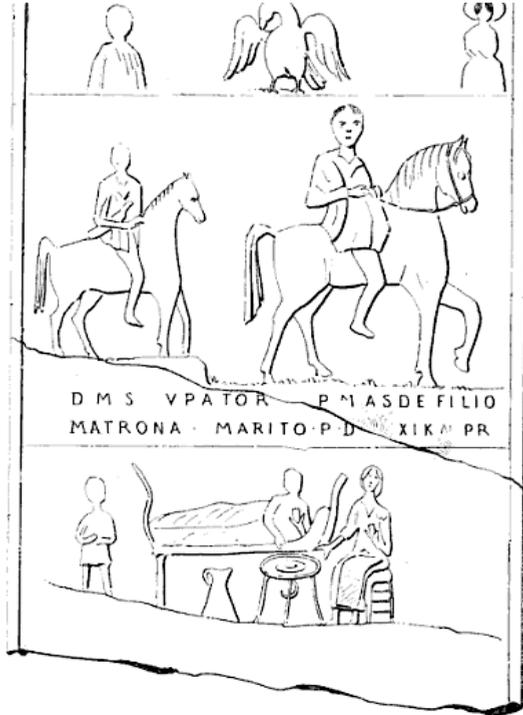
siècle car l'inscription provient d'une région très isolée et c'est à partir du règne de Trajan que sont attestés des contingents de soldats maures recrutés dans les tribus et parfois détachés en garnison en Dacie (Hamdoune, 1999).

À *Thullium*, les inscriptions bilingues montrent que les textes comportent des indications différentes dans les deux langues car ils ne s'adressent pas aux mêmes lecteurs. La multiplication des bilingues y est l'expression d'une société déjà romanisée. Il n'en va pas de même pour l'inscription d'Ifoughalen, située dans une région isolée à plus de 50 km de la colonie augustéenne de *Saldæ*.

Il me semble donc nécessaire de replacer dans son contexte précis l'épithaphe de Crescentius pour en déterminer la signification exacte et, en particulier, de la comparer aux autres stèles à caractère funéraire de Kabylie. Celles-ci concernent avant tout des notables, le plus souvent, tribaux présents dans deux types de documents :

Des stèles le plus souvent anépigraphes représentant un cavalier armé de javelots et portant les insignes du pouvoir (Laporte, 1992) dont la plus célèbre est celle d'Abizar. L'une des plus intéressantes est la stèle de Kerfala (vallée de l'Isser) qui mentionne un chef de tribu GLD MSK MSKBN (I^{er}-II^e siècle a.C.)

Des stèles à registre avec une inscription latine : la plus précoce est celle de Toudja (24 km au sud de Bejaia), mais cette série est illustrée par les stèles à registre de *Castellum Tulei* (Hamdoune, 2004) et celles de *Tigisis* (Taourga) dessinées par Vigneral (1868, pl. 2).



grande pierre de 1^m 20 de longueur sur 0^m 60 de largeur provenant d'un des grands tombeaux renversés au point appelé Bassia près de l'Azib du Caïd bouhès à 2 Kl environ Sud-Est de Taourga

Il faut également ajouter à cette liste, une nouvelle stèle à triple registre provenant d'Ighil Oumsed¹⁴ (commune de Chellata dans la vallée de la Soummam non loin de M'lakou, où existent les traces d'une agglomération antique marquée par des influences romaines. Cette stèle, comme celles de *Castellum Tuleiet* de *Tigisis*, reprend l'image du cavalier, mais lui ajoute le thème romain du banquet funéraire et, entre les deux registres historiés, une épitaphe comportant la consécration aux Mânes, le nom et la qualité du défunt. J'ai montré dans une étude antérieure

¹⁴ Voir D 1, dans « Dépliant Stèles libyques et libyco-romaines de la wilaya de Bejaia », <http://gehimab.org>. La stèle trouvée en 2006 est très proche de celle de *Tigisis* : dans le registre supérieur un rapace face à la silhouette à moitié allongée d'une femme (= Terra mater ?) ; au registre suivant un cavalier portant un manteau flottant ; le registre épigraphique dans une *tabula ansata*, enfin au registre inférieur le banquet funéraire avec le défunt allongé au centre entre sa femme à droite et un serviteur à gauche. Le texte de 3 lignes se développe entre les lettres DMS : *D(is) M(anibus s(acrum)) / Lesgig militis / uixit annis / LXXV. H(ic) s(itus) e(st)*. Du même site proviennent des fragments d'une autre stèle dont il reste une partie des registres du cavalier et du banquet (voir D 3 dans « Dépliant Stèles libyques et libyco-romaines de la wilaya de Bejaia », <http://gehimab.org>). Une stèle anépigraphique de *Tigisis* est très semblable.

(Hamdoune, 2004) que les inscriptions latines jouaient là un rôle secondaire par rapport au monument qu'elles accompagnaient. La finalité de ces textes n'était pas la lecture, comme dans les nécropoles péri-urbaines où les tombes étaient parfois accompagnées de poèmes rappelant le défunt et destinés à être lus par le passant auquel le texte s'adresse parfois directement. Le bas-relief au cavalier qui accompagne les épitaphes latines de Kabylie joue en quelque sorte le même rôle que le texte libyque des inscriptions de la Cheffia, et inscrit le monument funéraire dans la continuité des traditions libyques alors que le texte et le bas-relief du banquet montrent l'adoption des modes de pensée et de représentation romaine.

Dans un tel contexte, on ne peut que souligner la singularité de l'épitaphe bilingue de Crescentius qui s'inscrit dans un autre contexte. Elle est visiblement antérieure aux stèles latines à registres de Kabylie. Outre le caractère très fruste de la pierre qui la distingue tant des stèles de *Thullium* que de celles de Kabylie, l'important est bien le texte libyque, alors que les quelques mots de latin, gravés maladroitement attestent de la volonté de Crescentius d'affirmer, dans son épitaphe, l'empreinte laissée par son passage dans l'armée romaine. Cette priorité du libyque explique donc que j'ai volontairement désigné ce document comme libyco-latin. De la même région provient une seule autre inscription, latine celle-ci¹⁵, un peu plus tardive et d'une typologie différente, puisqu'il s'agit d'une stèle à registres représentant un cavalier, armé de la lance et du petit bouclier rond¹⁶, suivi de son épouse ; dans une *tabula ansata*, le texte de l'épitaphe : *Dis Manibus. / [M]onumentu(m). [-]ianan uixit ann(is) / LXXX*. Elle témoigne d'un niveau de romanisation plus marqué, peut-être à la suite du retour chez eux de soldats maures, mais on ne peut pas, à moins de découvrir de nouveaux documents, parler de situation pluriculturelle dans cette région très isolée.

15 Voir D 6, trouvée à Boukhelifa en 2010, dans « Dépliant Stèles libyques et libyco-romaines de la wilaya de Bejaia », <http://gehimab.org>.

16 C'est l'armement des cavaliers maures de Lusius Quietus au service de Trajan représentés en pleine action pendant les guerres de Dacie sur la Colonne trajane à Rome.

Bibliographie

- Berthier A. et Charlier R. (1955), *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris.
- Drouin J., (1997), « Segmentation, vocalisation et polysémie », *RILB (Répertoire des inscriptions libyco-berbères)*, EPHE, n° 3, 1997, p. 3-4
- Camps G. (1960), « Massinissa ou les débuts de l'histoire », *Libyca*, 8.
- Camps G. (1993), « À la recherche des Misiciri, cartographie et inscriptions libyques », in *À la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette et Lionel Galand*, Geuthner, p. 113-126.
- Chabot J.-B. (1940), *Recueil des inscriptions libyques*, Paris.
- Chaker S. (2010), « Maces » s. u. *E.B.*, p. 4463-4465.
- Divjak J. (1987), *Œuvres de Saint Augustin. Lettres 1*29**, Paris.
- Galand L. (1966), *Inscriptions antiques du Maroc. I- Inscriptions libyques*, Paris.
- Galand L. (2007), « À propos d'une inscription libyco-latine de la petite Kabylie », *La Lettre du RILB (Répertoire des inscriptions libyco-berbères)*, EPHE, n° 13, p. 1-3.
- Gehimab, « Dépliant Stèles libyques et libyco-romaines de la wilaya de Bejaia », <http://gehimab.org>
- Gsell S. (1903-1911), *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris = AAA.
- Gsell S. (1920), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, V, Paris.
- Gsell S. (1922), *Inscriptions latines de l'Algérie*, I, Paris = ILALg. 1.
- Hamdoune C. (1999), *Les auxilia externa africains des armées romaines*, Montpellier.
- Hamdoune C. (2004), « Les épitaphes de Grande Kabylie », in M. Hassine Fantar & A. Siraj (Coords.), *Débuts de l'écriture au Maghreb : actes des colloques organisés à Casablanca par la Fondation du roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les études islamiques et les sciences humaines*, les 17-18 janvier et 18-19 avril 2002, Casablanca : Fondation du roi Abdul-Aziz. p. 223-240.
- Hamdoune C. (2013), « Les distiques élégiaques de Césarée et la familia des rois de Maurétanie », *AntAfr*, 49, p. 5-15.
- Karr R. M. (2010), *Latino-punic Epigraphy*, Tübingen.
- Lancel S. (1982), « La fin et la survie de la latinité en Afrique du Nord. État des questions », *RÉA*, 59, p. 269-297.

Laporte J.-P. (1992), « Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie », *L'Africa romana*, 9, p. 389-423.

Rebuffat R. (2005), « Le vétéran gétule de Thullium » in Claude Briand-Ponsart et Claude Lepelley (Sous Dir.), *Identités et cultures de l'Algérie antique*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 193-233.

Rebuffat R. (2007), « Pour un corpus de bilingues punico-libyques et latino-libyques », in *Osmose ethno-culturelle en Méditerranée*, Tunis, p. 183-242.

Vigneral M. C. de (1868), *Ruines romaines de l'Algérie. Kabylie du Djurdjura*, Paris.